

## *LE PLURILINGUISME DANS LES LITTÉRATURES ROMANES*

Maribel Peñalver et Cheryl Toman

G. Deleuze a écrit qu'« un grand écrivain est toujours comme un étranger dans la langue où il s'exprime, même si c'est sa langue natale. A la limite, il prend ses forces dans une minorité muette inconnue, qui n'appartient qu'à lui. C'est un étranger dans sa propre langue, il taille dans sa langue une langue étrangère et qui ne préexiste pas » (1993).

Néanmoins, cette langue devient d'autant plus étrangère, lorsque l'écrivain se voit forcé à l'emploi du plurilinguisme, pour des raisons politiques (exil, expatriation, etc.), ou à l'adoption d'une langue autre que sa langue maternelle, paternelle, ou sa langue natale.

Pourtant, le philosophe sénégalais Souleymane Bachir Diagne note que « l'écriture en français est la célébration d'une co-présence des langues du monde et de leur mise en relation » (2019 : 27). Et pour reprendre les célèbres paroles de la grande écrivaine libanaise Andrée Chedid, le plurilinguisme « aère la langue » (2005). Pour l'auteur marocain Abdelatif Laâbi, le plurilinguisme est cathartique : « La langue d'un poète est d'abord 'sa propre langue', celle qu'il crée et élabore au sein du chaos linguistique, la manière aussi dont il recompose les placages de mondes et de dynamismes qui coexistent en lui » (1966). Selon ces perspectives, le plurilinguisme n'est qu'un atout pour l'écrivain.e car il lui permet non seulement de s'exprimer d'une façon qui serait impossible pour l'auteur.e monolingue, mais ce plurilinguisme représente aussi une harmonisation de toutes les langues et les cultures présentes en lui /elle. Tout ce que Deleuze, Diagne, Chedid et Laâbi disent est vrai est un constat et c'est donc la raison pour laquelle nous consacrons un numéro d'*Estudios Románicos* à la littérature plurilingue, pour pouvoir étudier davantage les réalités linguistiques de plusieurs auteurs plurilingues comme Cristina Bendek, Rosie Pinhas Delpuech, Mariama Bâ, Tahar Ben Jelloun, Akira Mizubayashi, Copi, et Nella Nobili, parmi d'autres.

Phénomène discursif et sociopolitique, le plurilinguisme ne cesse de susciter aujourd'hui un intérêt croissant, les flux migratoires actuels et les dernières guerres entérinent l'enclenchement incessant de ce mécanisme discursif au sein notamment des littératures. C'est précisément dans cette discipline que le plurilinguisme se voit revalorisé depuis divers paysages et champs d'action.

En 2004, Lise Gauvin a déjà mis en avant que l'écrivain.e plurilingue est condamné.e à penser la langue dans sa relation aux langues, sa conscience métalinguistique constituant

un lieu privilégié de réflexion. Le plurilinguisme cristallise, de manière remarquable, les pulsions des écrivains, dont l'instabilité topique ne serait engendrée que dans la création littéraire même, comme l'a écrit D. Maingueneau, 2004 dans ses nombreuses réflexions sur la « paratopie ».

Certains critiques littéraires comme Jeeveeta Soobarah-Agnihotri (2008) par contre notent que le plurilinguisme est « fondamental » pour une écrivaine comme la mauricienne Ananda Devi et Soobarah-Agnihotri constate par exemple l'existence d'une « complémentarité entre le français et le créole dans son œuvre » (2008 :180). Il en va de même pour le martiniquais Patrick Chamoiseau pour qui l'usage du créole est essentiel pour comprendre le monde des *djobeurs* (les ouvriers du marché de Fort-de-France) dans son roman, *Chronique des sept misères* (1986). L'infusion du créole dans le texte écrit en français permet aux *djobeurs* de raconter leur propre histoire et d'avoir une voix à eux/elles. Mais ces aspects du plurilinguisme littéraire ne s'appliquent pas uniquement à la littérature francophone contemporaine.

Rappelons, d'emblée, que le monolinguisme aurait été, paradoxalement, l'exception au sein des littératures romanes, le plurilinguisme étant une pratique discursive dans les textes littéraires du Moyen Âge et la Renaissance, dû à la présence diglossique partagée entre le latin, obligatoire jusqu'à la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle, et les langues vulgaires. La langue de Rabelais en est un bon exemple.

Les études linguistiques récentes sur l'oralité renforcent, en revanche, le bien-fondé et la survie de tant de dialectes que d'autres langues minoritaires. La mondialisation et les phénomènes actuels d'hybridation des langues sont en train de menacer la survie de certaines langues minoritaires, et, par corollaire, de saper leur production littéraire.

L'emploi du plurilinguisme ne fait que tisser des liens entre les diverses littératures du monde, en nourrissant l'échange des cultures et des savoirs.

Les derniers événements, reliés à l'accélération des migrations et de la pandémie (COVID19), ont contribué à la réflexion sur le phénomène actuel du plurilinguisme dans les littératures romanes du XX et XXI<sup>e</sup> siècles.

On peut se pencher sur la manière dont l'écrivain.e exprime aujourd'hui sa condition plurilingue. Les articles réunis dans ce numéro, 32, d'*Estudios Románicos*, montrent précisément l'investissement psychique de l'écrivain.e plurilingue, ainsi que sa condition « paratopique » (Maingueneau 2004). Le linguiste met en évidence la contrainte « d'élire la langue qu'investit son œuvre [de l'écrivain], une langue qui, de toute façon ne peut pas être sa langue » (2004 : 139).

Il est intéressant de souligner que le plurilinguisme est un outil efficace pour un.e auteur.e qui tient à « décoloniser » son texte. La négritude des années 30 était un mouvement littéraire qui avait présenté à grande échelle le texte francophone mais les fondateurs de ce mouvement (Léopold Senghor, Aimé Césaire et Léon Damas) ont été critiqués plus tard pour leurs écrits dans un français « trop parfait ». Leurs successeurs ont donc pris la relève dans les années 90 en introduisant à la critique littéraire des termes comme l'antillanité (Édouard Glissant), la créolité (Patrick Chamoiseau et de Raphaël Confiant), et la littérature du tout-monde (Patrick Chamoiseau) qui ont insisté sur un français plus authentique qui reflétait les réalités de la collectivité en question. Les auteur.e.s associé.es à ces mouvements osaient

donc infuser dans leurs textes écrits une langue plutôt parlée. La littérature orale était aussi très présente dans leurs textes.

Dans les années 2000, le linguiste Kwaku Gyasi ont publié plusieurs théories sur le plurilinguisme littéraire bien avant que le sujet ne soit à la mode. Dans son essai « The African Writer as Translator : Writing African Languages through French », Gyasi démontre comment le lecteur monolingue a parfois une compréhension limitée d'un texte francophone s'il/elle ne comprend que le français. Donc, l'infusion des langues locales dans le texte francophone est une technique qui fait réfléchir le/la lecteur/lectrice qui sera ensuite obligé.e de « reconstruire le texte » en reconnaissant comment le plurilinguisme le modifie (2003 : 157). Gyasi considère cette technique un outil de « décolonisation littéraire » qui sert à diminuer l'importance du français (2003 : 156).

Depuis, le plurilinguisme littéraire continue à évoluer et nous constatons encore d'autres innovations chez les auteur.es. Dans le roman *Quand l'ail de frotte à l'encens*, la malienne Adame Ba Konaré donne une voix, par exemple, non seulement aux élites mais aussi aux classes les plus pauvres qui vivent dans la précarité des rues de Bamako. Pour Mme Konaré, elle choisit de décoloniser non seulement la langue française mais aussi son alphabet tout en gardant « les noms et expressions en langue bamanan » pour pouvoir « respecter les règles de l'alphabet officiellement retenu au Mali (2006 : 7). Cette approche lui permet de démarginaliser les Maliens de toutes classes sociales, y compris les plus pauvres.

Avant, parler du texte littéraire « francophone » faisait allusion à la littérature africaine, arabe, antillais, indochinois, océanique. Aujourd'hui comme nous constatons dans ce numéro, le plurilinguisme et la francophonie se rencontrent aussi en Amérique du Sud, en Europe centrale et un peu partout dans le monde. En analysant le plurilinguisme dans les littératures romanes, nous observons aussi les liens entre le français et l'espagnol dans plusieurs régions du monde car les langues dépassent souvent les frontières nationales. Plusieurs auteur.e.s dont les œuvres sont analysées dans ce numéro ont vécu plusieurs colonialismes et leur plurilinguisme reflète les traumatismes résultants.

Ce numéro présente des textes inédits de quatre écrivain.es venus du monde qui se servent du plurilinguisme dans leurs textes. Ils ont eu l'aimable bienveillance de collaborer avec leur précieux témoignage. Ils écrivent tous.tes en français, leur langue d'expression. Et sous le français leur langue maternelle, paternelle, natale : le turc, l'arabe, le chinois, l'arabe libanais, l'espagnol, le japonais, etc. Des palimpsestes langagiers traversent leur mémoire, la diglossie littéraire rendant transparent leur affect pour les langues. Ces témoignages arrivent de l'ailleurs comme un « don », au sens de Derrida (*Donner le temps*, 1991) : ils. elles nous ont « donné » leur temps, le reste de leur temps, le temps qu'ils n'en ont pas ; un moment épiphanique à notre numéro. L'un de ces textes est une fiction ; les trois autres sont des entretiens réalisés par Maribel Peñalver Vicea aux écrivain.es. Cette chercheuse leur a posé les mêmes questions à tous.tes, le résultat ayant abouti soit à de petits récits soit à des entretiens. Ils manifestent tous leur positionnement vital, vif et passionné, à l'égard du plurilinguisme : leur détresse et leur joie. Leur avis vient consolider les hypothèses des chercheur.e.s ayant collaboré à ce numéro: les stratégies des écrivain.es mises en place dans les romans, la cristallisation de leur inconscient hanté, la conscience (méta)linguistique, leur

état hétérotopique (Foucault, 1967). Peut-on ainsi dédramatiser les conflits tatoués dans leur mémoire ? L'écrivain.e, réussit-il.elle à résoudre cet espace de tension littéraire et politique grâce à l'emploi du plurilinguisme ? Tous les écrivains qui participent à ce numéro ont-ils le même rapport aux langues qui les habitent ? Par quelle langue sont-ils.elles hanté.es, par la langue d'exil ou par la langue maternelle ? Tous les écrivains ici présents restent-ils accroché.es aux mots de leur enfance ? La langue maternelle devient-elle une obsession pour eux.elles ?

Né en 1951, à Gaziantep, Turquie, l'écrivain **Nedim Gürsel** a publié une quarantaine d'ouvrages : romans, nouvelles, récits de voyage, essais et critiques, traduits en français et dans d'autres langues. Ayant fait ses études secondaires à Istanbul, il poursuit ses études à Paris où il soutient, en 1979, sa thèse de doctorat en littérature comparée, à la Sorbonne. Actuellement il habite Paris. Plusieurs prix lui seront décernés, dont celui de l'Académie de la langue turque, en 1976, pour son premier récit *Un long été à Istanbul*. Nedim Gürsel écrit en français et un turc.

*La Première femme* obtient, en 1986, le prix *Ipekçi* au meilleur roman pour sa contribution au rapprochement des peuples grec et turc. Le prix de la meilleure nouvelle lui a été décerné, en 1990, par Radio France internationale. Son livre *Le Roman du conquérant*, grand succès en Turquie mais aussi en Europe, a confirmé sa place primordiale parmi les écrivains turcs à vocation internationale.

Il obtient en 2004 le prix France-Turquie. Son roman *Les filles d'Allah* (2008) a fait l'objet d'un procès. Le prix de la liberté d'expression décerné chaque année par l'Union des Editeurs Turcs lui fut attribué en 2009. Son roman *L'Ange rouge* a reçu le prix Balkanika et le Prix Méditerranée en France. Son dernier roman *Le fils du capitaine*, paru au Seuil en France et Au Dumont en Allemagne, est un règlement de compte avec l'autorité. Il vient de publier un essai sur le prophète de l'islam : *La seconde vie de Mahomet* (C.N.R.S Editions) et ses chroniques parues dans la presse française et européenne : *Turquie libre, j'écris ton nom* (Editions Bleu-autour).

Le sujet de l'exil, de la recherche de l'identité et de la langue d'écriture est d'une importance capitale dans ses publications, notamment dans les premiers écrits. Il a ainsi engendré une « paratopie » où il vit dans une double appartenance et se demande s'il pourra « vraiment la surmonter ». Il affirme ne pas habiter une ville ni un pays, mais les langues, plutôt « deux langues », et s'interroge : « peut-on exister à la fois dans deux univers linguistiques radicalement différents ? ». Les conjugue-t-il dans son texte ? Réussit-il à insérer, dans sa langue d'expression, des emprunts arabo-persans ?

Les réponses sont dévoilées dans le texte qu'il nous a offert, si généreusement, pour ce numéro 32.

Née en 1961 à Shanghai où elle obtient sa licence-ès-lettres françaises, **Ying Chen** est une écrivaine sino-canadienne d'expression française. Elle s'installe au Canada en 1989 où elle a étudié à l'Université McGill de Montréal. Chen est plurilingue. Outre le chinois, elle parle aussi le russe, l'italien et l'anglais. Actuellement elle habite Vancouver. Elle a écrit presque une vingtaine d'ouvrages : romans, théâtre, essais et critique. Après *La Mémoire*

de l'eau (1992), son premier roman, et *Lettres chinoises* (1993), c'est *L'Ingratitude* (1995) qui lui vaudra le prix Québec-Paris, le Prix des libraires du Québec et le grand prix des lectrices de *Elle Québec*. En 1999 elle sera lauréate du prix Alfred Desrochers pour *Immuable* (1992). Elle a aussi écrit d'autres romans dont *Le Champ dans la mer* (1993), *Querelle d'un squelette avec son double* (2003), *Quatre Mille Marches : un rêve chinois* (2004), *Le Mangeur* (2006), *Un enfant à ma porte* (2008), *Espèces* (2010) et *La Rive est loin* (2013).

La question du plurilinguisme est très présente chez Chen. Dans son texte intitulé "Pluriling", Chen écrit que les langues peuvent être « très mortelles ». Elle se demande s'il y aurait jamais un auteur anglophone qui se mettrait à écrire en chinois. L'anglais fait partie de ces langues qu'elle appelle « réussies ». Puis il y a « mille petites langues » dont la sienne, sa langue maternelle. L'auteure nous apprend que le fait d'être plurilingue « aide à entendre non seulement pluri-paroles, mais aussi à en connaître les silences ». Elle parle de « l'unilinguisme » qui s'approche dans l'histoire de l'Humanité. Comment peut-on être « multiculturel sans être multilingue » ? Si on arrive à comprendre comment les langues mortes sont mortes, on comprend ce que la question de la langue signifie pour la survie des cultures, écrit l'auteure. Qu'est-ce qui rend un migrant écrivain ? Pourquoi dans la langue chinoise, existe-t-il un vocabulaire péjoratif sur « la langue » ? En lisant son texte, tous ces doutes seront dissipés.

Écrivaine, essayiste, professeure universitaire et romancière, auteure franco-libanaise, **Carmen Boustani** est née au Liban. Docteur d'État ès lettres de l'Université Lyon 2, diplômée en sémio-linguistique de la Sorbonne-Nouvelle, et professeure des universités à l'école doctorale de l'Université libanaise. Elle est membre du Parlement des écrivaines francophones depuis 2021 et comité du prix France/Liban, ADELFF.

Elle a écrit de nombreuses publications : romans, essais et critique. Parmi ses romans : *La guerre m'a surprise à Beyrouth*, Paris, Karthala, 2010 et *Un ermite dans la grande maison*, Paris, Karthala, 2013. Parmi ses distinctions honorifiques, elle a obtenu la médaille d'or et prix d'excellence du CNRS, à l'occasion de son jubilé d'or, juin 2012, la médaille d'honneur des écrivains de langue française, ADELFF, 2001, ou le trophée de l'Université NDU, Louaizé, Liban, pour son roman *Un ermite dans la grande maison*. Mai, 2014. En mars 2017, elle s'est vue attribuer le trophée du mouvement culturel d'Anthélias, Liban, pour l'ensemble de son œuvre.

Quant à ses essais : *Aux frontières des deux genres, en hommage à Andrée Chedid*, Paris, Karthala, 2003 ; *Effets du féminin : variations narratives francophones*, Paris, Karthala, 2003, (prix France/Liban hors concours 2004) ; *Des femmes et de l'écriture*, le bassin méditerranéen, Paris, Karthala, 2006 ; *Oralité et gestualité, la différence homme/ femme dans le roman francophone*, Paris, Karthala, 2009. Parmi ses biographies : *L'écriture-corps chez Colette*, Bordeaux, Fusar, 1988, 1989 ; *Andrée Chedid, L'écriture de l'amour*, Paris, Flammarion, 2016 (Prix Phénix, Janvier 2017). Elle s'est chargée de la préface de *L'œuvre poétique d'Andrée Chedid, Poèmes*, collection *Mille et un poèmes*, Paris, Flammarion, 2013.

Ses publications sont consacrées notamment aux théories du genre, les écrits des femmes et la littérature francophone, ainsi qu'à la sémiologie du corps et du langage non-verbal ou l'inconscient du texte et l'imaginaire linguistique. Elle s'intéresse largement à la question du

plurilinguisme et à la présence du corps des écrivain.es dans les mots et leurs textes. Comment peut-on vivre un « heureux déracinement » ? Pourquoi et comment ajouter aux mots une queue et des ailes ? Est-ce que ça vaut la peine de « tricher et casser sa langue » ? Comment une langue peut-elle être « meurtrière » ? Comment et pourquoi « avoir honte » de sa propre langue maternelle ? Dans cet entretien Boustani nous explique qu'on peut rêver ou écrire en français, mais lorsqu'elle a entendu l'explosion d'une bombe, à cause de la guerre, elle a crié : « *yay* » ! avec l'accent libanais. Pour l'auteure, « il y a une amitié invouable fondamentale qui respire dans le partage des langues, mais ceci crée un dilemme ». L'entretien dévoile les réponses aux questions posées, ainsi que son rapport aux langues qui dictent son écriture.

Ecrivaine d'expression française, philosophe, poète, essayiste, dramaturge et réalisatrice, **Safaa Fathy** est originaire de Minieh, du sud de l'Égypte. Actuellement elle habite Paris. Auteure plurilingue, l'œuvre de Fathy se nourrit de sa langue maternelle, l'arabe, l'anglais et notamment de la langue française. Elle a écrit notamment : *Où ne pas naître* (préfacé par Jean-Luc Nancy), *Révolution traverse les murs*, *Petites poupées de bois*, *Le premier et le dernier*, *Al Haschiche. Poemas* (un recueil), *Angry Voices* (Anthologie), *Lineas de fuga* (Anthologie), *Apories de lui* (essai), *De mur en mur* (essai), *Au pays des saugrenus* (fiction), *The Poetry of Arab Women* (Anthologie), *Voci femminili* (théâtre), etc. Elle a publié de nombreux ouvrages sur l'image et le cinéma. Parmi ses films, des fictions et des documentaires, on peut citer : *Maxime Rodinson, l'athée des Dieux* (1996), *D'ailleurs Derrida* (avec Jacques Derrida, 2000), *Nom à la mer* (avec J. Derrida, 2004<sup>1</sup>), *De tout cœur* (avec Derrida), *Tahrir, lève, lève la voix* (2012), *Mohammad sauvé des eaux* (2013), etc. Elle a également publié *Ordalie et Terreur* (théâtre), préfacé par Derrida. Et *Tourner les mots. Au bord d'un film*. Son œuvre poétique essentielle à l'auteure a été traduite en espagnol ainsi qu'en anglais. Dans son entretien accordé à Barbara Cassin (2012), Fathy affirme « être femme uniquement avec les images<sup>2</sup> ».

Le sujet du plurilinguisme est essentiel chez Fathy. Ce qui la rend unique par rapport à la question de la langue(s), c'est que, pour elle, la différence entre l'oral et l'écrit est déterminante dans sa vie et son œuvre. D'origine égyptienne, elle a habité en France, et habite actuellement à Córdoba, en Espagne. Elle parle tous les jours en anglais à la maison. Pourquoi sa langue maternelle serait-elle une « langue d'exilée » ?

À la lecture des textes des chercheur.es qui ont collaboré à ce numéro 32, on pourra mieux saisir l'enjeu que le plurilinguisme comporte. L'article d'Isabelle Simoes Marques rend compte de cette pratique littéraire mise en œuvre par de différents auteur.es plurilingues à partir de diverses perspectives abordées. Simoes estime que l'écrivain.e peut répartir ses langues selon sa propre économie ; l'altérité linguistique devient un geste littéraire et politique. Son parcours théorique montre la façon dont les écrivains pensent les différentes langues en présence. À partir de Deleuze, elle rappelle le statut d'étranger que tout écrivain ressent dans sa propre langue. La notion de « déterritorialisation » (Deleuze et Guattari) a servi aux écrivains plurilingues pour asseoir ce positionnement paratopique, mais aussi

1 <http://safaafathy.org/fr/films/25-nom-a-la-mer>

2 Entretien avec Safaa Fathy, réalisé par Barbara Cassin, publié le 11 décembre 2012, pour le deuxième numéro de la *Revue des Femmes Philosophes* : <https://www.youtube.com/watch?v=pI-zE3oht4Y>.

pour réinventer leur langue d'écriture tout en prenant position au sein d'une hiérarchisation. Alors que des écrivaines, telles que Mariama Bâ, restent fidèles à la langue française, d'autres irriguent cette langue, la langue d'expression au travers d'expressions idiomatiques ou de tournures propres à leur langue maternelle ou paternelle, les traduisant littéralement en français. L'exemple d'Ahmadou Kourouma en témoigne, car la toile de fond de ses textes cités est la culture malinké. La notion d'hétérolinguisme, développée par Grutman (1997) et reprise par Moura (1999), représente, d'après Marques, la textualisation du contact des langues, partant des cultures et des visions du monde. La chercheuse explique que cette notion a ouvert le champ des problématiques culturelles ; l'emploi du plurilinguisme dans le texte littéraire révèle des enjeux majeurs, capables de se cristalliser sous des formes très variées, telles l'interlangue, le métissage ou la créolisation.

L'article de Kate Averis s'attache à l'analyse les stratégies narratives translinguistiques et transnationales employées dans *Los cristales de la sal* (2019) de Cristina Bendek, auteure colombienne. Averis, qui examine ce roman et son rapport au sein du canon de la littérature nationale (colombienne), se penche sur les procédés discursifs, afin de rendre compte d'une poétique transcaribéenne, qui redéfinit les contours de la littérature colombienne. L'emploi d'une écriture « translingue » propose de repenser le modèle de la littérature nationale associée à une langue dominante, tel qu'il arrive au sein de l'incontournable association entre la littérature colombienne et la langue espagnole, pour mieux refléter la manière dont les processus historiques ont façonné l'actualité multilingue. Le roman souligne l'importance stratégique des îles dans la région des Caraïbes, tout en tissant des liens transnationaux qui vont au-delà du national.

Le retour de la protagoniste à sa terre natale, l'île de San Andrés, permet à l'auteure d'évoquer la marginalisation cartographique de cet archipel. Cette marginalisation cartographique sera cristallisée dans son écriture, qui évoque cette aliénation politique, sociale et culturelle que San Andrés n'a cessé d'éprouver dans l'imaginaire collectif colombien. À travers l'analyse des stratégies narratives translinguistiques et transnationales, elle identifiera la construction d'une poétique transcaribéenne qui redéfinit les contours de la littérature colombienne. L'orientation multidirectionnelle dévoile l'instabilité topique de l'auteure, à la charnière d'une femme « native » et d'une femme « étrangère » : ayant quitté l'île de San Andrés depuis quinze ans, son retour lui permettra de se réinventer dans l'écriture. Le plurilinguisme jouera un rôle crucial en ce sens qu'il manifeste le décalage entre le continent et l'archipel au travers des échos à l'histoire coloniale et à la diversité culturelle de San Andrés aujourd'hui.

L'article d'Anne Godard explore le mécanisme du plurilinguisme *mis en œuvre* dans des écrivains contemporains d'expression française. Son article, intitulé *Hétérolinguisme : écrire et figurer l'expérience plurilingue. Quelques exemples de la littérature contemporaine en français*, est consacré à la description des cristallisations poético-discursives que l'hétérolinguisme déploie dans des textes qui relèvent d'une écriture de soi. Les textes abordés par Godard permettront de rendre visible « l'entre-deux » des langues, au moyen de divers mécanismes discursifs.

Godard souligne, tout d'abord, l'apport capital des propos de Gilles Deleuze et Félix Guattari (« littérature mineure », 1975) par exemple, ou ceux de Derrida (*Le Monolinguisme*

de l'autre, 1996) pour les écrivains plurilingues d'expression française appartenant tant aux pays francophones qu'à l'Hexagone, en matière de monolinguisme de l'autre, de plurilinguisme, d'identité plurielle ou d'identité perdue. En France les travaux de Dominique Combe (1995), Lise Gauvin (1997 ; 1999) ou Jean-Marc Moura (1999) ont permis de contester les modèles monolingues prônés par les littératures nationales. Certaines recherches ont montré les diverses postures que les écrivain.es plurilingues acquièrent à l'égard de leur langue d'écriture, ainsi que la façon dont ils.elles ont notamment déployé une « surconscience linguistique » (Gauvin 1997 : 8). La notion d'hétérolinguisme, forgée par Rainier Grutman (2019 [1997]), reprise et affinée par M. Suchet sous le terme « imaginaire hétérolingue », sert à Godard à la mise en scène de procédés où cette notion s'étale dans les divers textes montrés, dont les insertions lexicales, métalinguistiques, métadiscursives et polyphoniques.

« Roman marocain francophone et l'alternance codique » est le titre de l'article d'Abdelaziz Amraoui, qui est consacré au plurilinguisme dans les romans des écrivains marocains francophones. Après avoir contextualisé la situation plurilingue actuelle au Maroc, Amraoui tient à souligner l'importance du rôle de l'arabe dialectal marocain dans la littérature d'expression française. De nombreux mots et tournures arabes ou amazighes irriguent les textes francophones des auteur.e.s. La langue française devient dans ce sens, explique Amraoui, un continuum capable d'accueillir d'autres possibles étrangers. Le monolinguisme devient ainsi « une prothèse de l'origine », au sens de Derrida. Pour montrer ce « barzakh » (Mohammed Dib) ou « entre-deux », le chercheur convoque, d'emblée, Derrida et Khatibi à cet égard, et s'apprête à décrire les différentes modalités d'insertion du plurilinguisme dans les textes de Tahar Ben Jelloun, Abdelhak Serhane, Loïc Barrière et Fouad Laroui. En particulier l'hybridité plurielle constatée dans leurs romans est mise en scène au travers d'une alternance codique, d'interférences sémantiques, emprunts, et d'autres phénomènes discursifs qui relèvent d'une interlangue, d'un métissage des langues en contacts. L'arabe, classique ou dialectal, le berbère, les emprunts venant de ces langues en contact permettront de dégager les multiples interconnexions qui ne cessent de nourrir l'hybridation des langues.

Pour sa part, Margarita Alfaro s'attache à l'analyse du plurilinguisme dans *Une langue venue d'ailleurs* (2011) d'Akira Mizubayashi, écrivain japonais d'expression française. Il a écrit plusieurs essais et romans en français, dont *Mélodie : chronique d'une passion* (2013), *Petit éloge de l'errance* (2014), *Un amour de mille ans* (2017) et *Dans les eaux profondes - Le bain japonais* (2018), *Âme brisée* (2019) et *Reine de cœur* (2022), une trilogie. L'auteur japonais a réfléchi, à plusieurs reprises, sur son rapport aux langues, ayant témoigné d'une hyperconscience linguistique.

Dans son introduction, Alfaro met en évidence les profondes répercussions que l'exil et la migration peuvent engendrer en matière de déracinement physique, mais aussi de déracinement linguistique. Comme corollaire, le sujet, en l'occurrence l'écrivain migrant, ayant quitté sa terre natale et sa langue maternelle, devra adopter la langue du pays d'accueil. Cette nouvelle situation permettra à l'écrivain la découverte d'une nouvelle réalité linguistique qui devient salutaire, tant au niveau ontologique, où l'individu cherchera à se connaître soi-même, qu'au niveau culturel. À partir de la notion d'(auto)biographie langagière, mise



en œuvre par Christiane Perregaux (2002), et de propos de Rose-Marie Volle (2014 ; 2016), Margarita Alfaro se consacre à l'analyse des termes et tournures en japonais qui baignent l'essai français d'Akira Mizubayashi. Comment le plurilinguisme contribuera-t-il à l'évolution et au façonnement d'une identité qui vit dans un « non-lieu » scriptural ? Incapable, pourtant, de quitter la langue japonaise, et toujours hanté par un sentiment d'étrangéité, l'auteur sera nourri par l'hybridité linguistique de son écriture.

Le multilinguisme chez un.e auteur.e pourrait être l'aboutissement logique des expériences et des rencontres diverses, aussi bien au sein de sa famille qu'en dehors de sa communauté et même de son pays natal. C'est certainement le cas de Rosie Pinhas Delpuech, l'écrivaine d'origine turque qui écrit en français mais qui est également impactée par la connaissance de trois autres langues : l'hébreu, l'allemand et l'espagnol. Dans son article intitulé « Les langues : carte(s) d'identité plurielle, l'écriture autobiographique de Rosie Pinhas Delpuech, entre traumatismes historiques et enjeux linguistiques », Sarah Kouider Rabah décrit comment le français devient pour Pinhas Delpuech sa langue de communication, sa langue de travail, et sa langue de la création littéraire. Ecrire en français pour Rosie Pinhas Delpuech est cathartique ce qui permet à l'auteur.e née en Turquie d'une mère germanophone et d'un père francophone de s'échapper aux traumatismes d'une histoire personnelle et collective vécue en tant que membre d'une famille judéo-espagnole qui connaît trop bien la souffrance liée à l'immigration pour des raisons religieuses et politiques. Dans ce contexte, son multilinguisme l'amène vers un travail de reconstitution. Il inspire et enrichit son écriture bien que ce soit clair qu'elle favorise le français. Dans son ouvrage *Mosaïques* (2001), Lucien Dällenbach présente « l'écrivain-mosaïste » qui œuvre de recoller les tesselles mémorielles pour reconstituer son tableau autobiographique. Rosie Pinhas Delpuech est, en effet, un excellent exemple d'une écrivaine-mosaïste qui est confrontée à la fragmentation de sa vie que son multilinguisme symbolise.

Dans son étude comparée de deux écrivains, l'argentin Copi et l'italienne Nella Nobili, Anne-Laure Rigeade constate non seulement une immigration géographique mais aussi une immigration linguistique chez les deux. Il n'est pas surprenant que Copi et Nella Nobili aient adopté Paris comme leur ville avec tout son multiculturalisme et bien sûr, avec ce choix, ils ont accepté le français comme une langue d'expression. Dans son article, « 'Cette étrangère que je suis' : Immigration, plurilinguisme et contestation (Copi, Nella Nobili) », Anne-Laure Rigeade décrit les textes de Copi et de Nobili – dont plusieurs sont inédits et uniquement dans des archives – comme « un laboratoire d'observation des manières » dont la créativité est rehaussée par le plurilinguisme chez ces auteur.e.s. Anne-Laure Rigeade cite Deleuze (1975) et sa définition de la « littérature mineure » pour décrire les écrits de Copi et de Nobili, eux-mêmes marginalisés dans le contexte de la littérature francophone. Alain Ausoni (2020) en reprenant la notion de Steven Kellman (2020) décrirait ces textes comme « translingues ». C'est-à-dire que chaque auteur franchit une frontière en changeant de langue d'écriture qui rend son texte plus complexe puisque le choix du français n'élimine pas l'espagnol chez Copi ni l'italien chez Nobili. Certes, le plurilinguisme d'écriture a contribué à marginaliser leurs œuvres au sein de la littérature française et elles sont donc

entrées dans le domaine de la francophonie mais il est néanmoins évident que leur choix du français leur a permis d'acquérir plus de prestige et de visibilité dans leur pays adoptif.

## BIBLIOGRAPHIE

- BACHIR DIAGNE, Souleymane (2019): « La Francophonie vue par Souleymane Bachir Diagne », OIF (dir.), *La langue française dans le monde*. Paris : Gallimard, 26-27.
- CHAMOISEAU, Patrick (1986) : *Chronique des sept misères*. Paris : Gallimard.
- CHEDID, Andrée (2005) : Interview avec Cheryl Toman et Évelyne Accad. Paris, 16 novembre 2005.
- GYASI, Kwaku. 2003. « The African Writer as Translator : Writing African Languages through French », *Journal of African Cultural Studies*, 16 (2), 143-59.
- KANARE, Adame Ba (2006) : *Quand l'ail frotte à l'encens*. Paris : Présence Africaine.
- LAABI, Abdellatif (1966) : *Souffles*, « Prologue », no. 1, 1966, p.3-6. [<http://laabi.net/index.php/evenement/20-02-2022>].
- MAINGUENEAU, Dominique (2004) : *Le discours littéraire, Paratopie et scène d'énonciation*. Paris : Armand Colin.
- SOOBARAH-AGNIHOTRI, Jeeveeta (2008) : *Nouvelles Études Francophones*, Vol. 23, No. 1, (Printemps 2008), 175-183.

## NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

Maribel Peñalver Vicea est Maître de Conférences (HDR) à l'Université d'Alicante. Elle fait partie de THALIM (7172) du CNRS, à la Sorbonne Nouvelle-Paris 3. Auteure de nombreuses publications, dont « Termes d'adresse et pulsion invocante chez Léonora Miano », *Çédille*, 2019 ; « Une mise en scène de l'hos(t)ipitalité poétique », *Honoré Champion*, 2017; Les titres de film : analyse sémiotico-linguistique, *L'Harmattan*, 2023 ; « Le néologisme littéraire: un outil langagier-explorateur de l'inconscient », *Neologica*, 2011 ; Elle a coédité *Rêve d'écriture et écriture du rêve*, *Classiques Garnier*, 2021; *Cixous depuis 2000*, *Brill*, 2017, etc.

Cheryl Toman est actuellement professeure de français et chef du Département de Langues Modernes et Classiques à l'Université d'Alabama aux États-Unis. Elle se concentre sur la littérature francophone africaine féminine avec une sous-spécialisation en littérature féminine du Moyen Orient. Elle est l'autrice de deux livres : *Women Writers of Gabon : Literature and Herstory* (2016) et *Contemporary Matriarchies in Cameroonian Women's Writing* (2008). Elle a publié plusieurs collections et numéros sous sa direction y compris l'ouvrage *Bilinguisme, multilinguisme et francophonie : mythes et réalités* (2023). Ses essais se trouvent dans une quarantaine d'ouvrages critiques. En 2020, elle a été nommée Officier de l'Ordre des Palmes Académiques.